père de trois enfants, ne gagnant qu'un franc soixante-quinze centimes à deux francs par jour, vint, il y a quelque temps, solliciter auprès de moi des secours pour une femme indigente, infirme et hors d'état de gagner sa vie : « Où demeure cette femme? lui dis-je. — Chez nous. — Depuis quand? — Dix mois, le onzième commence. — Que vous paye-t-elle par mois ou par jour? — Rien. — Comment, rien? — Pas de quo mettre dans l'œil; depuis qu'elle est avec nous, j'allonge la soupe, elle mange avec nous. — Vous n'avez pas le moyen de faire ce sacrifice; au moins elle vous a promis qu'un jour ou l'autre elle vous dédommagerait? — Elle ne m'a promis et ne me promet que ses prières. — Votre mari ne murmure-t-il pas? — Mon mari ne dit rien, il est si bon! — Ne va-t-il pas au cabaret? — Jamais : il travaille et se tue pour ses enfants. — Depuis dix mois, c'est bien long.... — Elle était dans la rue, m'avait demandé asile pour deux ou trois jours, et Jacquemin et moi nous n'aurions pas le cœur de la mettre à la porte. — Mais, ma bonne femme, de quoi est composé votre logement? — De deux chambres. — Combien le payez-vous? — Je le payais cent vingt francs; on l'a augmenté de vingt francs, ce qui fait quarante centimes par jour. — Mais il me semble que c'est pour vous que vous devriez demander des secours? — Je ne demande rien, grâce à Dieu; aussi longtemps que mon mari et moi pourrons travailler, je rougirais d'importuner personne pour nous. — Eh bien! ma bonne femme, voici dix francs pour.... — Que la pauvre veuve Pétrel va être heureuse!... »

Des larmes de joie coulent des yeux de cette femme charitable; c'est à elle que je voulais donner ces dix francs, je la laissai dans l'erreur; cette erreur était si honorable pour elle! « Allez dire à la veuve Pétrel, qui vous est si redevable, de faire une pétition pour être admise dans un hospice et de me la remettre; je me charge du reste. »

La veuve fut placée dans un excellent hospice.

Plus de dix mois de soins, d'asile et de nourriture, donnés sans espoir de récompense par l'indigence laborieuse à l'indigence abandonnée, n'est-ce pas là un exemple digne d'être cité?

Mademoiselle Linet.

Dans une des rues de Paris, à l'étage le plus élevé d'une maison modeste, est une petite chambre où l'on ne voit qu'un fauteuil, qu'un lit, qui n'a pour ornement qu'un crucifix : c'est là que demeurait depuis longues années mademoiselle Pierrette Linet, n'ayant pour subsister d'autre ressource que son travail.

Mademoiselle Linet comptait déjà soixante années, remplies de bonnes œuvres, lorsque, près d'elle, dans une mansarde voisine de celle qu'elle occupe, vint se réfugier une pauvre et vieille femme, madame Billy, veuve d'un ancien employé des postes.

Madame Billy n'avait, pour tout moyen d'existence, qu'une pension viagère de trente francs par mois. Mais le dénûment, la misère n'étaient pas ce qui l'affligeait. Tristement parvenue au terme de la vie, une douleur profonde accablait son âme : sa fille était infirme, sourde, muette. Où lui trouver un appui, et comment supporter l'idée de la laisser seule?

Chaque jour ajoutait au désespoir de la pauvre mère, lorsque mademoiselle Linet, émue de compassion sur tant d'infortunes, vint doucement s'initier aux chagrins de la mère, aux besoins de la fille, et se placer, comme une seconde Providence, entre ces deux êtres.

Alors madame Billy put mourir, et, à sa dernière heure, confiant sa fille à son amie, elle entendit celle-ci répéter : « Jamais, non jamais je ne la quitterai. »

Ne songeant plus qu'à remplir cet engagement sacré, mademoiselle Linet a commencé, à soixante-cinq ans, une tâche de dévouement pour laquelle elle s'est inspirée de toute une tendresse de mère.

A peine madame Billy eut-elle fermé les yeux, que mademoiselle Linet fit transporter la pauvre orpheline dans son petit réduit. Là il n'y avait qu'un lit, ce lit fut pour la malade. Mademoiselle Linet travaillait déjà dix heures par jour, elle en travailla quinze, elle en travailla dix-huit; quand le travail ne suffit plus, elle vendit ses meubles.

Que ne peut la passion de la charité? Jusqu'alors un seul être au monde avait pu comprendre les gestes et les sons inarticulés de la malheureuse infirme : l'ingénieuse vertu de mademoiselle Linet lui donna la clef de ce langage.

Elle a toutes les inquiétudes, tout l'amour troublé d'une mère, sans en avoir jamais eu ni les joies ni les espérances; et, quand on lui parle de l'impossibilité de continuer à son âge cette vie de perpétuels sacrifices et d'une résignation surhumaine, elle lève les yeux au ciel, et, de là, les portant sur sa fille adoptive, elle répond avec confiance : « Je l'ai reçue de sa mère et je ne la rendrai qu'à Dieu. »

La famille Grosso.

[XIXe siècle.]

Un colonel espagnol, que diverses vicissitudes laissèrent sans fortune et sans asile, avait eu à son service, vingt-cinq ans, le nommé Grosso, qui avait fait la guerre sous ses ordres. Dans la vieillesse et l'adversité, son serviteur fidèle ne l'abandonna point. Mais Grosso mourut. Sa femme, son fils crurent devoir continuer sa tâche : ils s'y dévouèrent avec courage. Le fils, chaque mois, apportait tout son gain à sa mère pour faire vivre l'ancien maître de son père. Cependant, voilà que, lui aussi, à trente-trois ans, la mort est venue le frapper, et la mère, atteinte de tant de coups, est désormais incapable de travail. Deux filles restaient pour porter tout cet héritage de dévouement, et soutenir à la fois le vieux colonel et sa bienfaitrice. Elles sont brodeuses de

leur état: elles travaillèrent la nuit et le jour. Elles travaillèrent si assidûment, que l'aînée, attaquée par une maladie sans remède, cessa de pouvoir payer son tribut. Elle tombait ainsi, avec son hôte et sa mère, à la charge de sa plus jeune sœur. Pétronille Grosso accepte tous les fardeaux que lui envoie la Providence. A force de travail, de privations et de courage, elle suffit à tout. Son courage ne fléchira point. Mais déjà sa santé s'épuise, et, quand les voisins effrayés pour elle, lui offrent les moyens d'acheter des aliments plus solides, elle achète au vieillard quelque surprise qui lui rappelle sa fortune et sa patrie. Quand on lui apporte, dans les rigueurs de l'hiver, des vêtements plus chauds, elle les donne à sa sœur. Sa constance parmi tant d'infortunes semblerait surhumaine si elle ne trouvait dans la religion le seul soutien qui puisse toujours égaler nos forces à nos devoirs et à nos misères. Mais n'admire-t-on pas cette famille, que la mort frappe à coups redoublés sans y tarir la source des sentiments généreux! la vertu s'y transmet, comme une succession, au plus proche héritier. Rien n'atteste mieux l'heureuse puissance de l'éducation et ne fait plus vivement sentir ce que peuvent les pères pour assurer à leurs enfants le trésor des bons sentiments avec celui des bons exemples.

La veuve Vignon.

[1822.]

La veuve Vignon résidait à Bordeaux, vivant chétivement de sa profession de cardeuse de matelas. Elle avait pour amie la veuve d'un ancien officier, décédé aux Invalides. L'état d'infirmité où était tombée madame Dutois (c'est le nom de cette amie), ne lui permettant plus de subvenir par elle-même à ses besoins, et la veuve Vignon se trouvant, de son côté, privée d'une partie de ses pratiques, il fallut songer à se créer une nouvelle existence. La pensée de Paris, où elle est née, où elle a laissé des

protecteurs, vient aussitôt s'offrir à la bonne cardeuse de matelas. Elle sait qu'elle y trouvera de l'ouvrage. Il faut donc, elle et son amie, se déterminer à faire le voyage; mais comment l'entreprendre? Il est si long, si pénible, si dispendieux! Elles n'ont ni crédit ni ressource. La veuve Vignon peut du moins marcher, mais madame Dutois est hors d'état de se mouvoir. Qui n'eût pas reculé devant tant d'obstacles?

La veuve Vignon ne se décourage pas. Son humble mobilier est vendu : du prix qu'elle en reçoit elle achète une petite charrette, dans laquelle elle place son amie impotente : elle s'y attelle intrépidement, et la conduit ainsi de village en village, de ville en ville, à travers une route hérissée d'embarras et de difficultés, au milieu des fatigues et des privations, sans se plaindre, sans se laisser abattre, sans regretter un instant d'avoir pris une résolution si hardie. A mesure qu'elle avance, les obstacles se multiplient autour d'elle : le ciel se couvre de nuages, la tempête éclate, les chemins deviennent impraticables. Voilà cependant les deux amies parvenues jusqu'à Angoulême, dont elles traversent les rues, dans une situation digne de pitié. La pauvre veuve, haletante, couverte de sueur, enfoncée avec sa charrette dans une boue gluante et épaisse, et ne devant un reste de forces qu'à l'angélique obstination de sa vertu, excitait l'intérêt de tous, sans obtenir l'assistance d'un seul. Ce spectacle si nouveau, si touchant, frappe les yeux d'une dame qui passait[1]. Cette dame, émue jusqu'au fond du cœur à l'aspect de ces deux femmes, s'arrête, interroge, apprend la vérité, court vers les infortunées qui vont cesser de l'être, répand dans leurs mains l'or qu'elle a recueilli pour elles, leur procure de la main du préfet, heureux de s'associer à cet acte de bienfaisance, une feuille de route avec l'étape et l'indemnité, et, à l'aide d'une si puissante interven-

1. Madame de Jumilhac, nièce d'un ministre du roi Louis XVIII.

tion, la veuve Vignan peut arriver au but où l'appelait son dévouement.

Rendues à Paris, la bonne veuve et son amie infirme se logent dans un comble : l'ouvrage vient; la cardeuse de laine suffit par son travail à deux existences. Tous les jours elle s'applaudit de sa courageuse résolution couronnée par le succès; tous les jours elle reçoit les nouvelles bénédictions de sa compagne qui, bien que plus âgée qu'elle, se plaît à la nommer sa mère adoptive.

La petite Marie.

[XIXe siècle.]

Une jeune fille de quinze ans parcourait d'un pas leste et rapide le chemin qui mène à la ville de Vesoul. Elle allait gaiement acheter, du fruit de ses économies, les habits qu'elle espérait porter dans quelques jours à la fête de son village. La joie est dans son cœur; sa parure éclipsera celle de ses compagnes. Cette petite fille est Marie, fille d'un pauvre vigneron. Au milieu de ses rêves charmants, elle rencontre un vieillard réduit à la misère et qui fondait en larmes. Marie s'arrête; elle écoute en pleurant aussi le récit de ses malheurs; son âme s'ouvre à la pitié, elle n'a plus besoin d'habits neufs; la charité naît dans son cœur et triomphe de l'amour de la parure. Elle donne au vieillard sa petite bourse et commence à sentir qu'une bonne action rend plus heureux que de beaux habits.

Les enfants de l'école de Stanz.

[1799.]

Pestalozzi, homme célèbre par ses vertus et par ses talents, s'était voué à l'éducation de la jeunesse. Il avait accepté la direction d'un établissement à Stanz[1], où étaient réunis des enfants pauvres, que la guerre avait privés de leurs parents et laissés absolument sans res-

1. Petite ville de Suisse, chef-lieu du canton d'Unterwald.